



HAL
open science

Voyage au centre de l'histoire. Marche et démarche de la littérature historique au XIX e siècle

Dimitri Julien

► **To cite this version:**

Dimitri Julien. Voyage au centre de l'histoire. Marche et démarche de la littérature historique au XIX e siècle. La littérature comme objet, sujet, médium ?, Comité Jeunes Chercheurs dans la Cité, Apr 2016, Lille, France. hal-01530932

HAL Id: hal-01530932

<https://hal.science/hal-01530932>

Submitted on 1 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Voyage au centre de l'histoire. Marche et démarche de la littérature
historienne au XIX^e siècle**

Dimitri Julien

Univ. Lille, EA 1061 – ALITHILA – Analyses Littéraires et Histoire de la Langue, F-59000
Lille, France

Le texte historique de la première moitié du XIX^e siècle est hybride et malléable, imbriqué dans un ensemble de discours, de méthodologies et de représentations sociales dans lesquels il tient une place hésitante et ambivalente. Puisant dans les différentes colorations du spectre littéraire de son époque, s'alimentant aux temps passés tout en innovant parfois pour les siècles à venir, l'historiographie apparaît comme une entreprise littéraire dont la spécificité semble être d'intégrer en son sein et d'amalgamer ensemble les narrations les plus diverses. L'écriture de l'histoire est donc polyphonique, donnant à l'écriture la force politique d'une pleine intégration d'ordre démocratique : à la manière d'un parlement ou d'une assemblée, s'y mêlent et coexistent les voix les plus diverses. Cette cacophonie, cette illisibilité de l'histoire qui ressort d'un ensemble d'événements et d'interprétations des événements mal ajustés ensemble, est le danger qui guette tout historien lorsqu'il effectue ce passage qui le mène de la recherche historique à son écriture. Trouver la bonne perspective, le bon angle de vue, la bonne approche et le bon moment pour introduire telle ou telle voix narrative au sein du récit, tel est sans doute le travail le plus périlleux pour l'historien qui souhaite rendre son texte – et par conséquent l'histoire – intelligible :

Le temps fait pour les hommes ce que l'espace fait pour les monuments, écrit Chateaubriand ; on ne juge bien des uns et des autres qu'à distance et au point de la perspective ; trop près on ne les voit pas, trop loin on ne les voit plus.¹

C'est un travail d'équilibriste auquel doit donc s'attacher ici l'auteur-historien. Son écriture se doit d'être pleinement charitable, au sens où l'entend la théologie chrétienne, c'est-à-dire qu'elle doit faire de la place à l'autre et au discours de l'autre². Mais elle doit également, pour éviter la cacophonie, trouver une modalité d'organisation de ces différents discours : les accorder, leur donner du sens, de l'intelligibilité, les hiérarchiser parfois, en privilégiant un certain type d'écriture, de rythme narratif, une certaine utilisation des signes linguistiques, en donnant à chacune de ces voix la place à laquelle elle saura se rendre la plus audible possible ; en choisissant donc la bonne disposition chronologique et rythmique des voix narratives, le bon moment d'apparition de tel ou tel sujet de discours. Une écriture totalisante, totale, en tout cas plurielle, mais à la fois précisément hiérarchisée et organisée. Un concert, mais qui ne serait pas audible sans l'intervention d'un chef d'orchestre.

La place du narrateur au sein du récit historique est par conséquent hautement problématique. Si l'écriture de l'histoire est pleinement charitable, alors le narrateur doit s'effacer pour laisser aux événements et aux acteurs de l'histoire la possibilité d'intervenir et de parler sans médiation au lecteur. C'est le choix que fera l'historiographie dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, sous l'influence de l'école méthodiste, et qui gouvernera pendant longtemps les modalités de l'écriture historique : le narrateur et l'auteur s'effacent, l'emploi de la première personne du singulier est à proscrire, et l'histoire parle et se déroule toute seule devant les yeux d'un lecteur lui-même réduit au rôle de spectateur muet. Mais s'il est vrai que le narrateur tient un rôle essentiel dans la capacité à rendre l'histoire intelligible et

¹ F.-R de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, t. 3, Paris, Garnier, 1998, p. 266.

² La charité (*agapè*) se conçoit dans la tradition chrétienne comme un amour descendant, ou oblatif, dans lequel l'individu se diminue pour faire de la place à l'autre. Voir Benoît XVI, *Dieu est amour*, Paris, Bayard Éditions/Centurion, Fleurus-Mame et Les Éditions du Cerf, 2006, 80 p. On ne s'étonnera pas de l'utilisation d'un tel terme appliqué à l'écriture historique lorsqu'on pensera à l'importance de l'historiographie jésuite dans la construction du modèle de narration propre à l'histoire, comme le montre par exemple la lecture de Michel de Certeau.

transmissible, alors il interviendra pour orienter le regard du lecteur sur tel ou tel sujet, l'amener à telle ou telle question, laisser parler tel ou tel acteur de l'histoire. Il se fera chef d'orchestre, au prix d'un amoindrissement de cette objectivité historique, objectivité qui sera toute l'ambition de la discipline historique scientifique de la fin du siècle. Deux versants sont donc à proscrire ; l'écriture historique est un travail de juste milieu, et si plusieurs œuvres pécheront par excès de subjectivité (l'histoire n'est alors plus que polémique) ou par excès d'objectivité (ce qui conduit à une perte de la transmissibilité de l'histoire), nous nous intéresserons à ces œuvres hybrides dans lesquelles une plus grande fiabilité de l'histoire est acquise au prix d'une plus grande subjectivité de l'historien, d'une plus grande affirmation de son rôle et de sa place au sein du texte.

Le récit de voyage est en pleine expansion dans la première moitié du XIX^e siècle : le mouvement romantique lui a donné une telle vitalité que la plupart des écrivains du siècle s'y essaieront. L'historiographie n'échappe pas à cette vogue romantique. L'écriture de l'histoire en Europe trouve sa source dans de nombreux récits de voyage, si bien que le texte historique se ressaisit d'un matériau qui lui est déjà familier, quoiqu'il s'en serve cette fois pour répondre à de tout autres enjeux³. Le voyage figure tantôt l'inéluctable, ce qui nous entraîne et nous porte sans qu'aucun contrôle ne soit possible, tantôt la marche et la démarche choisies de l'historien, le chemin, l'allure et l'orientation pris par celui-ci pour donner de l'intelligibilité à un univers historique duquel nous ne saurions rien entendre autrement. Comme tout voyage, il suscite une certaine organisation avant son expérimentation : l'historien le prépare, délimite un tracé, fixe un objectif, des hypothèses, se mesure à l'aventure qui l'attend, autant de procédés qui seront ceux des nombreuses préfaces dans lesquelles les historiens vont préparer le lecteur au départ. Car une fois amorcé, aucun retour en arrière n'est possible, du moins aucun retour naïf : l'historien retournera fréquemment jusque dans son siècle mais il n'y retournera pas seul, et pas sans un nouveau bagage intellectuel et un nouveau regard. Avant d'entamer le récit du procès de Louis XVI, Michelet souhaite ainsi prévenir le lecteur et évoquer quelques sujets avec lui, pour le conditionner et le préparer à ce qui l'attend, mais aussi parce qu'il sera ensuite nécessaire de « couper le câble et d'entrer dans le torrent d'où nous ne remonterons pas »⁴. Cette métaphore du fleuve est abondamment utilisée par les historiens de cette époque. L'histoire y apparaît comme un voyage parfois tumultueux, d'autres fois plus calme, mais jamais stable. Écrire l'histoire, c'est se mouvoir et se déplacer dans l'espace et dans le temps, tandis que le narrateur fait figure d'explorateur sondant les tumultes ou les profondeurs d'une histoire plus ou moins lointaine, plus ou moins perceptible, mais toujours appréhensible. Si bien que la narration et le rythme du récit miment cette métaphore du voyage et du fleuve pour parfois s'arrêter sur certains points de détails, parfois accélérer pour dresser le portrait de toute une époque, les phrases s'allongeant ou se rétrécissant au gré de la situation du narrateur et du rythme propre à sa marche historienne. Le narrateur perd ainsi souvent le contrôle du récit, du moins donne-t-il cette impression, pris par ce torrent qui l'entraîne et l'empêche de s'attarder sur chaque détail de l'histoire, parfois forcé de faire marche arrière ou d'opérer des allers-retours qui brisent la linéarité du voyage mais qui permettent de donner un aperçu le plus complet possible de l'époque dans laquelle il est en visite. Cette difficulté se perçoit notamment dans l'*Histoire de la Révolution française* de Michelet, dans laquelle le narrateur doit se faire violence pour ne pas s'attarder trop longuement à Paris, centre des événements. Quelques excursions sont ainsi nécessaires en province afin de dérouler une histoire la plus totalisante possible de la France. Le narrateur

³ Un historien comme François Hartog considère par exemple que la figure d'Ulysse voyageur pourrait bien représenter la première esquisse de la figure de l'historien. Voir François Hartog, « Les larmes d'Ulysse », dans *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Éditions du Seuil, 2012, p. 76-83.

⁴ J. Michelet, *Histoire de la Révolution française*, t. 2, Paris, Gallimard, 1952, p. 8.

s'en excuse parfois, réaffirmant la maîtrise qu'il a de ses trajets et reprenant ainsi la main sur une narration qui risquerait de l'emporter et de le perdre, lui et le lecteur :

Mes lecteurs ont cru sans doute que décidément j'avais perdu de vue l'Ouest, qu'entraîné, comme enroulé dans le fil tourbillonnant de l'histoire centrale, je laissais échapper sans retour le fil trop divergent des affaires de la Vendée.⁵

Le déplacement géographique, particulièrement dans le cas de la Vendée, se confond alors avec un déplacement d'ordre temporel, un retour en arrière dans le temps, un moyen d'observer l'histoire, de la vivre au présent. La Vendée apparaît ainsi comme un territoire immobile dans lequel l'histoire s'est arrêtée : se déplacer à l'ouest, c'est opérer un déplacement non seulement spatial mais aussi temporel :

Tels ils étaient alors, écrit-il sur les Vendéens, tels je les ai trouvés, quand, dans ce grand naufrage, je suis venu poser ici mon mobile foyer. Mon cœur s'est réchauffé en voyant que la France est toujours la France. Il ne tenait qu'à moi d'user très largement de cette noble hospitalité.⁶

Cette utilisation du lieu comme un moyen de traverser les temps relève d'une méthode propre à l'historiographie de cette époque : l'anachronisme spatial est pleinement utilisé comme un outil de conquête et de reconquête des territoires *a priori* perdus de l'histoire. Dès lors l'histoire n'est pas passée : ses matériaux sont présents, perceptibles, elle est encore en marche, elle tient encore du domaine du visible. C'est ce qui fera de la ruine une thématique si chère aux historiens de cette époque, donnant à lire l'histoire au sein même du monde contemporain. Chateaubriand, en Italie, découvre ainsi l'histoire à travers l'observation des monuments qui l'entourent :

J'achève souvent le tour des murs de Rome à pied ; en parcourant ce chemin de ronde, je lis l'histoire de la reine de l'univers païen et chrétien écrite dans les constructions, les architectures et les âges divers de ces murs.⁷

Autrement dit, les temps communiquent. Loin de n'être qu'un travail de scribe ou d'érudit plongé au sein des archives, l'histoire trouve dans les sensations expérimentées par l'historien une médiation qui lui permet littéralement de revivre l'histoire. Voyage en commun du temps présent avec le temps passé donc : le texte va et vient indistinctement entre des époques qui se répondent et se confondent. Par conséquent, nul besoin d'érudition ni de lectures importantes pour contredire ou pour vérifier les allégations de l'historien. L'écriture historique suppose sa fragilité, et comprend en son sein ses propres doutes, incertitudes et réfutations. Elle est surtout vérifiable et sourcée, non seulement dans les textes mais aussi dans les paysages. François Guizot témoigne ainsi dans ses cours de la conscience qu'il a de pouvoir être jugé, et

⁵ J. Michelet, *Ibid.*, p. 715.

⁶ J. Michelet, *Ibid.*, p. 458.

⁷ F.-R de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, t. 3, *op. cit.*, p. 416.

en fait un véritable moteur de la composition historique : plus l'histoire tient en elle de potentialité polyphonique, plus elle est fiable :

Il nous a été beaucoup donné, il nous sera beaucoup demandé ; nous rendrons à la postérité un compte sévère de notre conduite ; public ou gouvernement, tous subissent aujourd'hui la discussion, l'examen, la responsabilité. [...] N'oublions jamais que, si nous demandons avec raison que toutes choses soient à découvert devant nous, nous sommes nous-mêmes sous l'œil du monde, et que nous serons à notre tour débattus et jugés.⁸

Le voyage n'occupe toutefois pas seulement une fonction d'ordre méthodologique pour l'historien. Son statut est pleinement narratif. Tout d'abord, l'historien s'inscrit dans le texte comme narrateur-voyageur pour permettre de rendre l'histoire plus intelligible et transmissible. Il se ressaisit du rôle d'Ulysse pour partir à la recherche de l'histoire. Comme lui, c'est un retour aux origines, un retour à ce qu'il était autrefois, une tension vers la réactualisation de la mémoire ; comme lui, c'est un moyen d'expliquer son présent, un point de repère qui sert de principe d'intelligibilité à ce récit qu'est celui de la vie d'un homme et d'un peuple ; comme lui, arrivé à destination, c'est une rencontre étonnante avec l'altérité, c'est se retrouver soi-même comme un autre, c'est rendre difficile l'assimilation du moi à cette terre étrangère qui fut pourtant la sienne auparavant. Grâce au récit de voyage, l'historien trouve donc un positionnement bien spécifique au sein de son œuvre. Il fait du texte historique un récit dialogique, au sens bakhtinien du terme, c'est-à-dire que l'œuvre est enrichie de voix qui n'existent que par leur interactivité, et par l'interactivité qu'elles trouvent avec le narrateur voyageur. Autrement dit, l'histoire telle qu'elle trouve à se réaliser dans un texte est le résultat d'un certain point de vue sur le monde, ou plutôt d'une rencontre entre différents points de vue : celui du narrateur, de personnages, et du lecteur. Les voix du passé surgissent ainsi pour venir à la rencontre du narrateur : les époques se mêlent, elles se regardent et dialoguent, si bien que le texte historique est le lieu d'une polyphonie exacerbée où plusieurs instances narratives se mesurent, s'expriment, s'affrontent parfois. Le savoir n'est alors pas seulement celui que l'historien voyageur peut obtenir et retransmettre du passé, c'est aussi celui que le passé peut renvoyer à l'historien et au lecteur. Autrement dit, nous assistons parfois à une appropriation de la fonction professorale de l'historien par les personnages, si bien que l'historien voyage tout autant pour connaître que pour se connaître soi-même : « les vivants ne peuvent rien apprendre aux morts, écrit Chateaubriand ; les morts, au contraire, instruisent les vivants »⁹. Ainsi Guizot peut voir surgir en plein 1789 un bourgeois du douzième siècle lisant le pamphlet de Sieyès sur le tiers état, puis décide de le conduire et de lui présenter cette époque nouvelle¹⁰. Michelet, quant à lui, verra surgir le personnage de Jacques, représentant du paysan du Moyen Âge, devant lui, venu du fond des âges pour porter sur lui un regard critique et l'interroger¹¹. L'historien semble donc perdre un instant le contrôle : il est surpris, il fait face à l'inconnu, il doit répondre de ses actes, de ses pensées, justifier son discours, apprendre du passé. Une résistance s'opère de la part des personnages, comme s'ils cherchaient parfois à prendre le pas sur la personne du narrateur

⁸ F. Guizot, *Cours d'histoire moderne. Histoire de la civilisation en Europe et en France depuis la chute de l'empire romain jusqu'à la révolution française*, « 1^{ère} leçon – 18 avril 1828 », Paris, Pichon et Didier, 1828, p. 33-34. (désormais : *Cours d'histoire moderne. Histoire de la civilisation en Europe et en France*)

⁹ F.-R de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, t. 3, *op. cit.*, p. 146.

¹⁰ F. Guizot, *Cours d'histoire moderne. Histoire de la civilisation en Europe et en France*, « 7^{ème} leçon – 30 mai 1828 », *op. cit.*, p. 5.

¹¹ J. Michelet, *Histoire de France*, t. 1, Paris, Éditions des Équateurs, 2008, p. 27-28.

pour gouverner le récit. À cela s'ajoute une tierce personne qui s'immisce dans cette relation entre le narrateur voyageur et le personnage historique : le lecteur. Ce dernier est en effet inclus au sein même de la narration et obtient très vite un rôle primordial dans la constitution de l'histoire et de sa narration. La relation entre le narrateur et le lecteur tient lieu d'un véritable compagnonnage, déjà prégnant dans les récits historiques du XVIII^e siècle, et dont on trouve trace dès le XIV^e siècle avec Froissart. L'interlocuteur, au XIX^e siècle, n'est toutefois plus aussi idéal qu'il pouvait sembler l'être auparavant : le lecteur acquiert une certaine autonomie qui lui donne du pouvoir dans la narration, lui permet de décider du rythme du récit, d'interrompre l'historien voyageur, de lui poser des questions, de l'amener vers tel ou tel sujet. La figure du lecteur n'est jamais dessinée explicitement au sein de la narration : elle reste toujours vague, propre à l'identification de la plupart des lecteurs réels. Lorsqu'elle se fait élève, le ton du narrateur est professoral : il montre, il démontre, il explique. C'est particulièrement frappant dans les ouvrages qui reproduisent les cours que les historiens ont pu donner : ceux de Michelet au collège de France par exemple, ou encore ceux de Guizot. Mais l'élève n'y est pas passif : il interrompt bien souvent l'orateur pour lui poser des questions, relancer le récit, et ainsi permettre à l'historien de délivrer une interprétation plus précise et plus compréhensible de l'événement.

Le lecteur n'est toutefois jamais hostile. Il interroge, il interrompt, mais toujours dans le but d'apprendre et de stimuler l'historien dans sa démarche. Stendhal dit ainsi écrire l'une de ses *Chroniques italiennes*, « Les Cenci », après l'intervention de compagnons de voyage qui le lui demandent et qui constituent une sorte de préfiguration du lecteur :

Par choix, écrit Stendhal, je n'aurais pas raconté ce caractère, je me serais contenté de l'étudier, car il est plus voisin de l'horrible que du curieux ; mais j'avouerais qu'il m'a été demandé par des compagnons de voyage auxquels je ne pouvais rien refuser.¹²

Le rôle que prend le lecteur au sein de la narration s'amplifie parfois jusqu'à devenir celui de l'historien lui-même : le travail historique est participatif, interactif, si bien que le lecteur devient lui-même chercheur et historien. Dans ses *Cours au Collège de France*, Michelet se proclame ainsi scripteur de l'histoire et donne à son auditoire la tâche de faire l'histoire :

Ce n'est pas moi, fatigué d'études, avancé dans la vie, qui fais l'histoire. Je l'écris et j'y mets votre jeune esprit. [...] Donc vous êtes les historiens. Donc, vous tous qui étudiez, enseignez, préparez l'histoire, vous avez des devoirs envers elle.¹³

Ce sera une constante des ouvrages historiques de la première moitié du siècle : le lecteur devient un chercheur, un apprenti historien qui a pour tâche de faire l'histoire avec le narrateur. Une histoire co-écrite donc, dont les procédés narratifs s'adaptent à cette multiplication des instances du chercheur. Le texte y perd en solidité pour gagner en flexibilité. Les silences et les manques de l'histoire s'inscrivent dans la narration comme des espaces de liberté offerts au lecteur, comme un moyen de s'échapper du caractère trop autoritaire que pourrait prendre la figure de l'historien. « Nous prions le lecteur, écrit

¹² Stendhal, *Les Cenci*. 1599, dans *Chroniques italiennes*, Paris, Garnier-Flammarion, 1977, p. 244.

¹³ *Ibid.*, p. 205.

Michelet dans l'*Histoire de la Révolution française*, de ne pas se laisser traîner dans ce sillon de routine où toute l'histoire a passé, mais d'examiner lui-même et de conserver son libre jugement »¹⁴. Autrement dit, l'historien partage son pouvoir auctorial et narratif pour inclure les lecteurs au sein même de sa narration ; il leur donne un pouvoir de recomposition du récit, tout en gardant suffisamment d'emprise pour préserver la cohérence du discours. C'est l'une des manières pour l'historien de répondre à la difficulté de devoir transmettre et faire sentir une histoire qu'il a vécue. L'historien incite ainsi le lecteur à vérifier ses dires, orientant son regard sur telle ou telle pièce, telle ou telle source, telle ou telle archive : « Interrogez tout ce qui a été écrit, tout ce qui a été dit à ce sujet », écrit Guizot au lecteur, « Ouvrez la loi des Visigoths », « Continuez votre lecture », etc.¹⁵. Par ce procédé, outre d'accroître la scientificité du propos, Guizot fait l'économie d'un certain nombre de textes qu'il n'a pas besoin d'insérer au sein même de sa narration. Le texte historique garde donc sa polyphonie sans pour autant s'accroître indéfiniment d'un nombre de textes qui brouilleraient le message qui constitue le cœur du propos de l'historien. Ce travail imposé au lecteur est donc un travail essentiel en ce qu'il donne une faisabilité à l'écriture historique. Sans cette intervention du lecteur, le récit historique n'aurait d'autre choix que d'apparaître invraisemblable ou illisible, en tout cas gigantesque.

Le lecteur accompagne donc le narrateur tout au long du récit, faisant de l'histoire un voyage dans lequel les événements ne seront pas seulement lus ni pensés mais sentis par les personnages, appréhendés, interprétés, compris, étudiés. L'historien voyage en compagnie du lecteur, et inscrit donc au cœur du présent et de la Cité un autre univers temporel, qui apparaît à la fois comme une altérité et comme un miroir renvoyé au monde contemporain. L'historien apparaît comme un nécromancien qui ressuscite le passé, comme un être entre deux mondes, qui s'adresse à la fois au passé et au présent, mais qui surtout les met en relation et leur permet de communiquer pour mieux se comprendre.

Bibliographie

CHATEAUBRIAND, François-René, *Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Garnier, 1998.

GUIZOT, François, *Cours d'histoire moderne. Histoire de la civilisation en Europe et en France depuis la chute de l'empire romain jusqu'à la révolution française*, Paris, Pichon et Didier, 1828.

HARTOG, François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Éditions du Seuil, 2012.

MICHELET, Jules, *Histoire de la Révolution française*, Paris, Gallimard, 1952.

MICHELET, Jules, *Histoire de France*, t. 1, Paris, Éditions des Équateurs, 2008.

STENDHAL, *Chroniques italiennes*, Paris, Garnier-Flammarion, 1977.

¹⁴ J. Michelet, *Histoire de la Révolution française*, t. 2, *op. cit.*, p. 163.

¹⁵ F. Guizot, *Cours d'histoire moderne. Histoire de la civilisation en Europe et en France*, « 3^{ème} leçon – 2 mai 1828 », *op. cit.*, p. 2-26.